Bernard Gardin, *Langage et travail, études sociolinguistiques de discours ouvriers en entreprise*

Françoise Gardès-Madray

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3455>

DOI : 10.4000/praxematique.3455

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 112-116

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Françoise Gardès-Madray, « Bernard Gardin, *Langage et travail, études sociolinguistiques de discours ouvriers en entreprise* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 12 | 1989, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3455> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3455>

Bernard GARDIN

**LANGAGE ET TRAVAIL, ETUDES SOCIOLINGUISTIQUES DE DISCOURS
OUVRIERS EN ENTREPRISE**

Thèse d'Etat, 3 volumes, Université de Rouen 1988.

Sans doute une thèse est-elle, plus encore que tout autre livre, un itinéraire, parcours non linéaire, polyphonique, soumis parfois au risque de l'errance ; un lieu d'affrontements théorico-pratiques où s'élaborent hypothèses et analyses. Mais le risque le plus grand auquel s'affronte le chercheur est celui du lissage : gommage des contradictions, des failles, des ambivalences, des bifurcations de programmes à travers lesquelles s'est construit le produit thèse. Certes, on ne peut produire du sens sans se soumettre, d'un même mouvement, à une réification-essentialisation du sens. Mais le souci majeur de Bernard Gardin est de faire apparaître, sous le produit fini, la dynamique de la production de sa démarche. De ce point de vue, l'ensemble de développements inédits et d'articles déjà publiés qui composent ces trois volumes illustre remarquablement l'intérêt que présentent, pour la recherche, les thèses sur travaux.

Le premier tome se présente comme une mise en perspective historique du cheminement théorique de son auteur à travers les apports mais aussi les blocages du structuralisme, de la linguistique variationniste labovienne et du dialogisme de Volochinov-Bakhtine. Ce trajet rencontre les questionnements théoriques de la praxématique dont B.G. retient certains concepts pour ses analyses. Jalonnement théorique complexe d'un itinéraire dont il n'est possible de retenir ici que quelques aspects. Les tomes 2 et 3 sont constitués par des analyses de corpus écrits et oraux de productions discursives ouvrières : en 2, un ensemble d'interviews et de tracts syndicaux recueillis à l'usine Renault de Cléon, en 3, des enregistrements et comptes rendus de 3 groupes d'expression directe issus de la loi Auroux. Cette disposition n'implique aucune coupure entre théorie et pratique ; il y a au contraire étroite symbiose entre elles et, pour reprendre une expression chère à l'auteur, elles se produisent-reproduisent l'une l'autre. On assiste ainsi à la mise en oeuvre progressive d'une analyse polyphonique du travail du sens, dans un dialogisme qui intègre l'interaction verbale sans se limiter à elle. Dans une telle

démarche, l'histoire du chercheur se trouve étroitement mêlée à celle de sa discipline, sans jamais se confondre avec elle.

B.G. aborde la linguistique au moment où, grâce aux acquis de l'analyse de discours, il devient possible de s'intéresser, autrement qu'avec le regard du dialectologue, à la manière dont ceux qui travaillent de leurs mains mettent en mots leur pratique. Tenter d'appréhender les règles de cette mise en mots du réel implique l'étude des mécanismes de la production du sens. Or c'est aussi le moment où, derrière les succès du formalisme, on voit se dessiner la possibilité d'une linguistique qui envisage le langage en tant qu'activité signifiante, une linguistique qui envisage le langage en tant qu'activité signifiante, une linguistique de l'énonciation. Il éprouve aussi dès ses premiers travaux, le poids de la norme linguistique et des contraintes qu'elle exerce sur les pratiques langagières. Les groupes politiques ou syndicaux qui s'affrontent verbalement ne cessent de polémiquer sur des mots, revendiquant à leur profit l'autorité de la norme. "La langue est avec nous", ne cessent de prétendre, sous une forme ou sous une autre, les protagonistes de ces joutes discursives, faisant de la norme linguistique "une arme, un enjeu, un juge ...".

Face à la coercition de la norme, Labov donne statut signifiant à la variation, mais il en fait un phénomène marginal par rapport à l'invariant de la langue. La déviance fonctionne, pour les groupes sociaux, comme un moyen de s'identifier ou de se différencier. Elle est ainsi interprétée essentiellement en termes de "sociabilité", comme un moyen pour chaque locuteur de dire, dans et par sa parole, sa place dans tel ou tel groupe social. C'est une "production-manifestation d'identité par différences symboliques, sans rapport sinon arbitraire, aux autres pratiques sociales." (Ip 11). D'où une articulation aisée avec la sociologie de P. Bourdieu. Les pratiques linguistiques ne sont, pour ce dernier, que le reflet des places sociales déjà occupées par leurs auteurs. G.B. y voit la marque d'un "économisme fondamental réduisant sans le dire discours et langue à de purs reflets et aboutissant paradoxalement à une réification du linguistique." (Ip 13).

"Marxisme et philosophie du langage" occupe une place privilégiée dans la réflexion de B.G. : la contradiction dialectique est portée là, pour la première fois, au coeur du linguistique. On y lit une invite à aller étudier les pratiques langagières dans les micro-situations sociales dont elles font partie. Mais ces situations ne se limitent pas à des rapports de places : elles sont à la fois "pleinement sociales et articulées à la société globale, elle-même caractérisée par

un certain mode de production". (Ip16). Volochinov-Bakhtine dépasse ainsi le clivage individu / société, en lui substituant une dialectique du même et de l'autre, constitutive de toute production langagière. Les interlocuteurs d'un échange verbal mettent en circulation des mots pluriaccentués que plusieurs voix habitent. L'apport du dialogisme bakhtinien est décisif :

"Pour la linguistique structurale, le modèle de la communication est composé par deux sujets parlants, chacun étant à l'origine de ses énoncés et de ses significations. Le locuteur parle. Puis, son interlocuteur lui répond. Pour la sociolinguistique variationniste, une dyade est nécessaire pour décrire les formes linguistiques. L'énoncé ne peut se décrire que si l'on tient compte de celui vers lequel il est orienté. Si la dimension dialogique est introduite, c'est cependant en préservant les intérêts et la prééminence fondamentale du locuteur. Dans le nouveau paradigme inauguré par V.-B. "X parle avec". L'énoncé est une production conjointe des participants de l'interaction." (Ip.17).

Les thèses de V.-B. contiennent en germe les concepts de co-énonciateur et de co-énonciation. La formulation heureuse de B.G. rejoint celle de Francis Jacques pour qui dialoguer, c'est constitutivement, "parler avec". Une telle modélisation place l'hétérogène au coeur du linguistique, opposant à la transparente homogénéité du même les contradictions et les conflits issus de la dialectique du même et de l'autre.

B.G. fait appel à quelques concepts-clés de la praxématique pour appréhender, dans sa polyphonie, les travaux de construction du sens, reprenant ainsi "les énonciations dans leur complexité". Cette linguistique matérialiste lui offre "une méthodologie et un outillage théorique en construction". Il utilisera surtout les concepts de praxème et de réglage du sens, opération socioculturelle qui est toujours un "étrangement" des possibilités signifiantes du praxème. Théorie de la praxis linguistique, la praxématique est aussi une métalinguistique qui montre que "les processus d'expansion et de gel du sens sont internes au fonctionnement du langage, qu'ils sont consubstantiels à la communication, que celle-ci est un processus dialectique dans lequel des forces contraires sont à l'oeuvre." (Ip.82).

Dernier paramètre essentiel que je retiendrai, B.G. se pose en bien des pages de ces trois volumes comme un sociolinguiste impliqué dans sa recherche, impliqué à la fois par son passé, son engagement politique et syndical, ses rencontres théoriques, ses attentes et ses déceptions. Bref, il n'a rien de l'analyste

l'objet de la recherche, la constitution d'un corpus, les questions que l'on pose ou qu'on ne pose pas, les hésitations, les maladresses, l'évolution d'une enquête de terrain sont autant de lieux où s'inscrit l'empreinte du chercheur. Il n'est pas plus neutre que le travail du sens dont il se propose de rendre compte. B.G. bat ainsi en brèche les thèses des analystes de la conversation pour qui l'objectivité des résultats dépend de la transparence du chercheur. Mais il faudrait aller plus loin encore dans la prise en compte de ce facteur. Lorsqu'il enquête dans une usine ou qu'il observe un groupe d'expression directe, un universitaire connu pour tel joue forcément, qu'il le veuille ou non, le rôle de garant de la norme linguistique. Face à des producteurs d'une parole dévaluée par l'idéologie dominante, il est le détenteur du savoir-bien-dire, le représentant de l'école dont ses interlocuteurs ont souvent été exclus. B.G. minore, voire gomme les effets discursifs de ce statut privilégié. Il neutralise, par exemple, cette variable lorsqu'il interprète les réponses à ses questions sur l'acceptabilité d'une séquence discursive.

Pour observer l'articulation entre praxis matérielle et praxis linguistique, l'auteur choisit des situations inhabituelles qui suscitent l'émergence de nouvelles pratiques langagières. La mise en place de groupes d'expression directe, lieux de parole issus d'un droit nouveau et dont les structures sont à inventer, ouvre une possibilité : saisir sur le vif l'émergence d'un locuteur collectif. Emergence problématique, liée à la pratique de chaque groupe observé. Elle dépend, en particulier, de l'aptitude des participants à maîtriser ce "nouveau pouvoir de dire", face à une hiérarchie qui tente de la disqualifier (tome 3). Le poids de l'écrit est particulièrement prégnant dans des échanges verbaux qui doivent déboucher sur la rédaction d'un compte rendu, parfois réduit à un formulaire à remplir. Le principe de scription s'impose, mais non sans de fortes résistances. Lorsque les participants délèguent la rédaction au représentant de la hiérarchie, l'essentiel des débats devient métalinguistique : travail passionné sur le sens pour trouver les mots aptes à dire le réel sans se faire "piéger". Fait notable, on ne trouve aucune trace dans le compte rendu des acquis de ces affrontements verbaux.

Une grève avec occupation constitue aussi un moment d'exception : lorsque les travailleurs de Cléon, en juin 78, décident par un vote l'occupation de leur usine, en même temps qu'ils donnent une nouvelle configuration à un conflit du travail, ils lancent dans l'univers discursif de leur entreprise et des médias le praxème "occup", réalisé, selon les occurrences, sous les formes "occuper", "occupation", et, beaucoup plus rarement, "occupants" (tome 2). Autour de ce

"occup", réalisé, selon les occurrences, sous les formes "occuper", "occupation", et, beaucoup plus rarement, "occupants" (tome 2). Autour de ce praxème, à l'histoire sociale déjà très chargée, vont s'affronter pendant plusieurs mois des stratégies syndicales différentes et des tensions entre les ouvriers qui ont été à l'origine de l'occupation et les organisations syndicales. "Occup" va donc devenir le lieu de cristallisation d'une passion dialogique qui caractérise à la fois interviews et tracts. Cette passion a pour enjeu une évaluation conflictuelle : les programmes de sens contradictoires dont "occup" est le vecteur sont autant de jugements sur le succès ou l'opportunité de cette action. Le métalinguistique traverse ainsi les usages quotidiens et le sens d'"occup" se construit-déconstruit dans la polyphonie des propos.

enjeux qu'ils recouvrent, dans leur articulation au réel, est le lieu d'une avancée théorique importante : le repérage de la polyphonie met en lumière l'ambivalence du praxème. Qu'il fonctionne en expansion ou en étrécissement de sens, le praxème atteste, dans un même mouvement, le sens qu'il dénie. Parce qu'il est constitutivement hétérogène, tout discours, en posant son même, laisse entendre dans sa formulation des discours venus d'ailleurs, dans un dialogisme qui excède largement le souci d'emporter l'adhésion de l'interlocuteur du moment. Le réglage du sens, dans sa tension vers un sens univoque, dit l'altérité par rapport à laquelle il se détermine.

Françoise GARDES-MADRAY